avaient rapporté de riches dépouilles, et malheureusement aussi des impôts sous le poids desquels gémissait le peuple. — Il paraît que l'industrieux saint Éloi n'était pas moins habile négociateur; car il détermina Judicaël, duc des Bretons, à venir faire sa soumission à Dagobert (en 636). — Ce prince n'entreprit d'ailleurs aucune guerre importante; il eut seulement à combattre (632-633) : les Slaves de la Germanie, gouvernés à cette époque par un marchand Franc, nommé Samon, qui les avait affranchis du joug des Avares établis dans l'Europe centrale depuis le milieu du sixième siècle, et (en 635) les Gascons, qui se révoltèrent sans succès en faveur des enfants de Caribert, exclus par Dagobert de la succession de leur père. L'aîné, nommé Childéric, avait pris le titre de roi (en 631); mais il mourut bientôt empoisonné, dit-on, par ordre de son oncle; le second, nommé Boggis, fut, à ce qu'assurent les historiens, la tige des ducs d'Aquitaine, qui continuèrent à gouverner cette province, lors même que les autres Mérovingiens eurent été renversés du trône par les Carolingiens.

La révision et la publication des lois des peuples soumis à la monarchie des Francs fut le plus grand service rendu à l'état par Dagobert, auquel on reproche d'ailleurs avec raison le désordre de ses mœurs, puisqu'on lui vit jusqu'à trois femmes à la fois. Il mourut à *Saint-Denis* (638), et fut inhumé dans l'église de cette abbaye, dont ses libéralités l'ont fait regarder comme le fondateur.

---



# CHAPITRE TROISIÈME.

## MAIRES DU PALAIS.

## CHUTE DE LA RACE DES MÉROVINGIENS.

### 26. TROISIÈME PARTAGE.

| *Rois d'Austrasie.* | *Roi de Neustrie et de Bourgogne.* |
|---|---|
| SIGEBERT II. 638-656 (1er février). | CLOVIS II. 638-656. |
| CHILDEBERT, fils du maire Grimoald. 656. | |

CLOVIS II, seul roi de toute la monarchie, 656.

Dès l'an 633, Dagobert avait dû imiter son père et donner satisfaction à l'esprit d'indépendance qui se développait de plus en plus dans l'Austrasie, en faisant couronner roi de ce pays son fils aîné *Sigebert*, âgé seulement de trois ans. Ce fut peut-être le souvenir de sa propre injustice à l'égard de son frère Caribert qui le détermina à faire de même proclamer roi de Neustrie et de Bourgogne *Clovis II*, son second fils, dès le moment de sa naissance (634). A la mort de leur père, les deux jeunes rois, âgés l'un de huit ans et l'autre de cinq, lui succédèrent sans opposition, sous la tutelle des maires du palais, Pépin, en Austrasie, et Æga, en Neustrie. A ces deux princes commence la longue suite de ces rois presque tous morts dans l'enfance ou dans l'adolescence, et que leur âge tint par conséquent, pour la plupart, nécessairement éloignés des affaires publiques : aussi devons-nous faire remarquer qu'on ne saurait avec justice appliquer le nom de *rois fainéants*, dont l'histoire les a tous flétris, qu'au bien petit nombre de ceux qui, parvenus à l'âge de régner par eux-mêmes, préférèrent à la gloire qu'ils auraient pu acquérir en gouvernant leurs peuples avec sagesse les indignes plaisirs dans lesquels les maires prenaient soin de les tenir plongés afin d'exercer le pouvoir à leur place.

**MAIRES DU PALAIS.**—C'est en effet de cette longue série de minorités que datent, avec l'affaiblissement de l'autorité

royale, les accroissements de la puissance des *maires du palais*. Ces officiers, dont le nom apparaît pour la première fois, ainsi que nous l'avons remarqué (24), au milieu des débats suscités par les rivalités des fils de Clovis, mais dont l'existence remonte sans doute à l'origine de la royauté franque, n'étaient d'abord, comme l'indique leur titre même, que les intendants de la maison des rois, nommés et révoqués à volonté par le souverain. Toutefois, les avantages attachés à cette dignité durent la faire promptement rechercher par les seigneurs les plus illustres. Procurant en effet à ceux qui en étaient revêtus l'intimité et la confiance de leurs maîtres, elle leur assurait les moyens de rendre plus considérable leur part dans les libéralités royales, et d'augmenter leur crédit. Les maires du palais étaient donc déjà les plus riches et les plus puissants d'entre les leudes, lorsque les querelles de leurs princes vinrent leur fournir l'occasion de transformer une charge purement domestique en une dignité de l'état. Quand les guerres civiles éclatèrent entre les fils de Clovis, les maires se trouvaient à la tête de l'aristocratie des divers royaumes; et, comme ils en étaient en quelque sorte les représentants, lorsque les minorités survinrent, la noblesse s'arrogea le droit de les élire, en Austrasie surtout, où cette aristocratie était plus homogène et plus compacte qu'en Neustrie. Aussi cette institution poussa-t-elle en Austrasie de plus profondes racines que dans la Neustrie : « La mairie du palais y échut héréditairement à la famille la plus puissante entre les grands propriétaires, celle des Pépin. De 630 à 752, depuis Pépin de Landen (n° 25) jusqu'à Pépin le Bref, son pouvoir fut constant et son élévation progressive. Lorsque, dans la première moitié du huitième siècle, la Neustrie fut tombée en proie à des discordes sans cesse renaissantes, au milieu des chutes continuelles de ses maires du palais aussi bien que de ses rois, les Francs d'Austrasie se trouvèrent au contraire ralliés autour d'une famille puissante et glorieuse. » (M. GUIZOT.)

Il fallut toutefois bien des années avant que les Francs perdissent leur respect héréditaire pour la famille de leurs rois chevelus. *Grimoald*, fils de Pépin le Vieux et son successeur à la mairie d'Austrasie, en fit l'épreuve, lorsque, à la mort de Sigebert II (en 656), il osa faire disparaître le jeune Dagobert, fils de ce prince, pour placer sur le trône son propre fils, Childebert. L'indignation des Francs fit justice de cet attentat: ils chassèrent l'usurpateur et le livrèrent avec Grimoald au roi de Neustrie, qui les fit mettre à mort. Les trois couronnes de



Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie se trouvèrent alors réunies de nouveau, mais pour quelques mois seulement, sur la même tête. Clovis II n'avait de commun avec l'illustre fondateur de la monarchie que le nom seulement. Il continua de s'adonner à d'indignes voluptés, tandis que son maire *Erchinoald*, qui avait réuni les mairies des trois royaumes, en même temps qu'il en réunissait lui-même les trois couronnes, gouvernait en son nom avec sagesse. Clovis ne se souvint qu'il était roi que dans une grande famine, pendant laquelle il employa à nourrir les pauvres tous ses trésors et jusqu'aux lames d'argent dont le pieux Dagobert avait fait couvrir tout le chevet de l'église de Saint-Denis. Il périt épuisé de débauches à vingt-deux ans (656). La reine Bathilde lui avait donné trois fils, qui étaient encore en bas âge. Erchinoald, pour être plus certain de conserver toute la puissance, et peut-être aussi ayant en vue de rétablir l'unité franque, laissa la royauté indivise entre ces trois princes et associa leur mère au gouvernement; mais à la mort de cet habile ministre (660), l'Austrasie refusa de reconnaître pour maire son successeur, le farouche *Ebroïn*, guerrier violent, ministre perfide, despote cruel, dit un historien. Ce royaume reprit alors son maire et son souverain particulier.

### 27. QUATRIÈME PARTAGE.

| *Rois de Neustrie et de Bourgogne.* | *Roi d'Austrasie.* |
|---|---|
| — | — |
| CLOTAIRE III. 660-670. | CHILDÉRIC II. 660-671. |
| THIERRI III. 670-671. | |

CHILDÉRIC II, roi de toute la monarchie, 671-673.

*Childéric II* n'avait pas plus de huit ans lorsqu'il fut proclamé roi d'Austrasie, sous la tutelle du maire Wulfoad, élu par les grands de ce royaume; son frère *Clotaire III*, qui en avait dix au plus, continua de régner sur la Neustrie et la Bourgogne, tandis que leur jeune frère *Thierri III* restait exclu de la succession paternelle. — La reine-mère Bathilde gouverna encore, pendant près de quatre ans, la Neustrie avec une grande sagesse, au nom de son jeune fils et de concert avec le maire Ebroïn; mais fatiguée enfin des intrigues et des violences de ce ministre, elle se retira (664) dans le monastère de *Chelles*, qu'elle avait fondé, et laissa le pouvoir

à ce maire ambitieux, qui ne tarda pas à se rendre odieux par ses injustices et sa tyrannie. Clotaire III étant mort sans enfants (670), il lui substitua son frère Thierri III; mais ce jeune roi ne fit que paraître sur le trône. Les grands, irrités du despotisme d'Ebroïn, se révoltèrent et proclamèrent le roi d'Austrasie, Childéric II, roi de toute la monarchie. Ebroïn fut renfermé dans le monastère de *Luxeuil*, et Thierri III, auquel on avait coupé les cheveux, trouva un asile dans l'abbaye de *Saint-Denis*. Childéric II imita les débauches de son père, et, après un règne sans gloire, il fut assassiné avec sa femme et son fils par un seigneur qu'il avait déshonoré en le faisant fustiger.

### 28. CINQUIÈME PARTAGE.

| *Rois de Neustrie et de Bourgogne.* | *Rois d'Austrasie.* |
|---|---|
| — | — |
| THIERRI III, roi pour la seconde fois. 674-691. | DAGOBERT II. 674-679. |
| CLOVIS III. 691-695. | L'Austrasie reste sans rois sous les ducs |
| CHILDEBERT III. 695-711. | MARTIN et PÉPIN. 679-714, et sous |
| DAGOBERT III. 711-715. | CHARLES MARTEL. 714-717. |
| CHILPÉRIC II. 715-717. Détrôné. | |

CLOTAIRE IV, roi de toute la monarchie, 717-719.

Les grands de Neustrie substituèrent à Childéric II Thierri III, dont les cheveux étaient repoussés depuis trois ans qu'il était enfermé à Saint-Denis. Le farouche Ebroïn, sorti aussi de son monastère, se remit par la violence en possession de la charge de maire du palais, et signala son pouvoir par des actes de cruauté, au nombre desquels on lui reproche surtout l'assassinat de saint Léger, évêque d'Autun. Les seigneurs Austrasiens, conservant leur haine pour ce ministre et leur esprit d'indépendance, s'affranchirent du joug et allèrent chercher en Irlande *Dagobert II*, fils de Sigebert II, exilé par Grimoald en 656. Mais ce malheureux prince ne fut placé sur le trône que pour périr quatre ans après, assassiné juridiquement par ses propres sujets.



**29. MAIRIE DE PÉPIN D'HÉRISTAL.** — La mort de Dagobert II devait réunir toutes les couronnes des Francs sur la tête de Thierri III; mais l'Austrasie redoutant la sanguinaire domination d'Ebroïn, et toujours animée du même esprit d'indépendance, ne voulut plus reconnaître de roi, et proclama comme ducs ou chefs militaires *Pépin d'Héristal* et *Martin*. Ebroïn les battit à *Leucofao* (en 680) et fit assassiner Martin; mais il fut tué lui-même l'année suivante. — Thierri et les maires qui remplacèrent successivement Ebroïn mécontentèrent les seigneurs Neustriens, qui allèrent en Austrasie implorer la protection du duc Pépin. Celui-ci vint avec eux attaquer Thierri et son maire, nommé Bertaire, et les vainquit à la sanglante bataille de *Testry*, en Vermandois (en 687). Cette journée, pendant laquelle on se battit de part et d'autre avec un égal acharnement, assura le triomphe de l'Austrasie sur la Neustrie, de la France Germanique sur la France Gallo-Romaine. La victoire de l'un des deux peuples sur l'autre prépara en même temps la substitution d'une dynastie nouvelle à la dynastie dégénérée de Clovis. Thierri III, dans la personne duquel la royauté avait été vaincue à Testry, conserva sa couronne, mais se vit forcé de reconnaître pour son maire Pépin d'Héristal, qui, depuis cette époque, fut réellement le véritable souverain de la monarchie des Francs. Thierri régna encore trois ans, sous la tutelle de cet habile ministre, et laissa à son fils, Clovis III, sa couronne, qui passa ensuite à *Childebert III*, second fils de Thierri III, et, après lui, à *Dagobert III*, fils de Childebert. Pépin laissa ces trois princes monter successivement sur le trône de la Neustrie, qu'il considérait comme sa conquête depuis son triomphe à Testry. — Pendant ces trois règnes, que ne signale d'ailleurs aucun événement important, Pépin fit respecter l'empire des Francs de tous ses voisins par sa valeur, comme il sut réprimer au dedans les troubles par sa fermeté. Les Frisons, les Allemands et quelques autres nations germaines avaient secoué le joug des Francs; Pépin les fit rentrer dans le devoir, et favorisa de tous ses moyens les missionnaires envoyés dans ces contrées par les papes, avec lesquels il renoua des relations interrompues par l'invasion des Lombards en Italie. Ses successeurs suivirent, comme nous le verrons, cette habile politique et en recueillirent les fruits.

Possesseur de la souveraineté en Austrasie, Pépin regardait tellement aussi la Neustrie comme un héritage appartenant à sa famille, qu'au moment de mourir (en 714) il désigna comme

maire de ce royaume son petit-fils Théodebald, encore enfant, sous la tutelle de son aïeule Plectrude. Le roi Dagobert III n'avait alors que quatorze ans; son maire du palais était plus jeune encore : Plectrude se trouvait donc de fait la souveraine de la Neustrie, sous le nom de deux enfants. Un gouvernement aussi étrange souleva les seigneurs, qui chassèrent Théodebald et Plectrude, et choisirent pour maire Rainfroy. Ce ministre gouverna au nom de Dagobert, qui vécut encore deux ans.

30. **Mairie de Charles Martel.** — A la mort de Dagobert III (715), le maire de Neustrie, Rainfroy, au lieu de remettre la couronne à son fils Thierri, en avait disposé en faveur de Daniel, fils de Childéric II, âgé de quarante-cinq ans environ, qu'il fit sortir de l'abbaye de Saint-Denis, et qu'il plaça sur le trône, sous le nom de *Chilpéric II*. Pendant ce temps, les Austrasiens avaient reconnu pour leur duc un fils de Pépin d'Héristal, nommé *Charles*. Ce jeune prince, exclu par son père de sa succession, la recouvra par sa valeur, et voulut aussi, comme Pépin, soumettre la Neustrie. Il marcha contre Chilpéric, qui, secondé par son maire Rainfroy, montra par sa vigoureuse résistance qu'il ne devait pas être confondu parmi les rois fainéants. Mais vaincu trois fois par Charles (en 716, 717 et 719), il fut obligé de se réfugier en Aquitaine. Le duc d'Austrasie, qui venait de faire proclamer roi, sous le nom de *Clotaire IV*, un prince issu, disait-il, du sang des Mérovingiens, mais tout à fait inconnu jusque-là, le fit reconnaître comme souverain des trois royaumes d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne. Ce prince n'occupa le trône que dix-sept mois. — A sa mort, Charles rappela Chilpéric II de son exil, et le reconnut à son tour comme souverain de toute la monarchie des Francs, tandis qu'il continuait à régner lui-même sous le titre de maire du palais des trois royaumes. Chilpéric ne conserva les trois couronnes que deux ans environ, et mourut sans enfants (720). — Charles lui donna pour successeur *Thierri IV*, fils de Dagobert III, alors âgé de sept ans, et qui mourut à vingt-quatre, n'ayant eu de roi que le nom (737). Charles en exerçait alors le pouvoir d'une manière glorieuse pour les Francs, et venait d'ajouter à tous les titres qui déjà leur rendaient sa famille si chère celui qui devait autoriser son fils à substituer enfin sa race à la dynastie dégénérée du grand Clovis.

Partis du fond de l'Arabie, les Sarrasins mahométans, ayant conquis une grande partie de l'Asie, le nord de l'Afrique et enfin l'Espagne (voir notre *Histoire du Moyen âge*, n° 18), s'étaient jetés (712) sur les provinces méridionales de la France. Après s'être emparés de la Septimanie, l'une des dépendances du royaume des Visigoths d'Espagne, et de la Provence, qui se livra à eux en haine de la domination franque, ils avaient été repoussés deux fois par le puissant duc d'Aquitaine Odon; mais leurs défaites ne les découragèrent pas, et le brave Odon, vaincu à son tour, se vit contraint à chercher un refuge auprès de l'ennemi qu'il avait le plus redouté jusque alors. Il implora le secours du duc des Francs.



Charles saisit avec empressement cette occasion d'acquérir une gloire nouvelle et de soumettre à ses lois la Gaule méridionale. Il marcha à la rencontre des Sarrasins, les joignit entre Tours et Poitiers, et remporta sur eux (en 732) une victoire signalée, qui sauva la France et assura au vainqueur la reconnaissance de toute la chrétienté menacée par ces infidèles. Ce fut cette bataille qui valut à Charles le surnom de *Martel* ou Marteau, parce qu'il y avait écrasé les Sarrasins. Il est toutefois impossible d'ajouter foi aux récits exagérés des historiens qui prétendent qu'ils perdirent trois cent mille hommes dans cette bataille, quand on voit ce peuple conserver, malgré tous les efforts de Charles Martel, la *Septimanie*, qui ne leur fut enlevée que par son fils, et se maintenir pendant sept ans encore dans la Provence, que Charles ne recouvra (739) qu'après l'avoir mise à feu et à sang.

31. **Interrègne.** — A la mort de Thierri (en 737), Charles Martel, illustré par sa victoire sur les Sarrasins et par celles qu'il avait remportées sur tous les ennemis de l'empire franc, se crut assez puissant pour exercer le pouvoir souverain en son propre nom. N'osant encore prendre le titre de roi, il laissa le trône vacant et continua à gouverner sous le nom de *duc des Francs*. — Pour s'attacher plus fortement les guerriers qui avaient combattu sous ses ordres, il leur distribua, sous le titre de *précaires*, une partie du bien des églises, et même des dignités ecclésiastiques que ces hommes grossiers déshonorèrent par la licence de leurs mœurs. Les services que Charles rendit à la chrétienté en la sauvant de l'invasion mahométane, et les relations amicales qu'il entretint avec le Saint-Siége, lui firent pardonner cette odieuse spoliation. Il mourut quelques années après (en 741), cou-

vert de gloire et admiré de toute l'Europe, qu'il avait préservée du joug des infidèles.

32. **Mairie de Carloman et de Pépin le Bref.** — Charles Martel avait partagé sa succession entre ses trois fils *Carloman*, *Pépin* et *Griffon;* mais ce dernier fut dépouillé par ses deux frères de la faible part que lui avait assignée son père, et renfermé dans un monastère. Carloman, l'aîné, garda pour lui la mairie du royaume d'*Austrasie*, devenu lui-même comme un domaine héréditaire de sa famille, tandis que Pépin prenait la mairie de *Neustrie*, où les murmures du peuple, encore mal habitué à se passer d'un roi, le forcèrent bientôt à mettre sur le trône un dernier représentant de la race mérovingienne. *Childéric III*, âgé de dix ans environ, et donné comme fils de Thierri IV, termine la liste des rois fainéants. Pépin n'en conserva pas moins toute l'autorité en Neustrie et en Bourgogne. Les conciles de *Leptines* et de *Soissons* (743), où furent réprimés les désordres qui s'étaient introduits dans les églises des deux royaumes, et quelques expéditions contre le duc d'Aquitaine, Hunald, contre les Bavarois, les Saxons et les Allemands, sont les seuls événements que nous ayons à signaler pendant l'administration des deux frères. — Bientôt (747) Carloman, dégoûté de la souveraineté, se retira au monastère du *Mont-Cassin*, en Italie, sans avoir pris soin d'assurer sa succession à ses fils. Pépin leur fit couper les cheveux, et demeura ainsi seul maître de tout l'empire des Francs, qu'il gouverna avec la même autorité qu'avait possédée son père. — Après l'avoir exercée cinq ans sans contrôle, il se crut assez fort pour faire disparaître le fantôme de roi qu'il avait placé sur le trône. Une assemblée des grands et des évêques, tenue à *Soissons* (en 752), déposa Chilpéric III, et proclama Pépin comme son successeur. — Le dernier Mérovingien alla finir ses jours (vers l'an 756) dans le monastère de *Sithiu* (appelé depuis l'abbaye de Saint-Bertin) à Saint-Omer. Dans un espace de 334 ans environ (418-752), sa race avait donné aux Francs trente-quatre souverains. L'ambition et l'adresse de ceux qui la dépouillèrent avaient dès longtemps préparé sa chute; mais elle périt victime bien moins encore de leurs manœuvres criminelles que de son propre épuisement, attesté par la mort prématurée de tous ces rois, dont aucun ne parvint à sa trentième année.



# CHAPITRE QUATRIÈME.

## AVÉNEMENT DE LA SECONDE RACE.

### PÉPIN LE BREF.

33. **Avénement de la seconde race. — Pépin le Bref** (752-758). — Nous venons de montrer comment les maires du palais d'Austrasie parvinrent à se substituer aux rois mérovingiens. Cette entreprise leur réussit parce que leur ambition personnelle était à la tête d'un mouvement national, dit M. Guizot : « Il y eut comme une seconde invasion de la Gaule par les Germains; et un événement où l'on ne voit d'ordinaire qu'un changement de dynastie fut, au fait, la victoire d'un peuple sur un peuple, la fondation d'un nouveau royaume par des conquérants nouveaux. »

« Pépin, sauf la différence des temps, continue le savant historien, se trouve dans une situation analogue à celle où avait été Clovis. Comme lui, il est le chef des guerriers et le premier des grands propriétaires. Mais le pouvoir qu'il possède n'est encore qu'un pouvoir de fait; il sent le besoin de le faire reconnaître par ses principaux compagnons et sanctionner par la religion, qui est devenue celle du peuple. » Avant de s'emparer du trône, Pépin avait envoyé consulter le pape Zacharie, qui avait répondu que celui-là pouvait prendre le titre de roi qui en possédait le pouvoir. Élu par l'assemblée nationale convoquée à *Soissons*, Pépin se fait conférer l'onction sacrée par Boniface, archevêque de Mayence. Cette imposante cérémonie, dont il est alors pour la première fois question dans notre histoire, fit une vive impression sur l'esprit du peuple. Son nouveau souverain devenait pour lui l'*oint du Seigneur*. Deux ans après, le pape Étienne II, successeur de Zacharie, étant venu en France solliciter le secours de Pépin contre les Lombards qui menaçaient la ville de Rome (voir n° 34), sacre de nouveau ce prince, sa femme Bertrade et ses deux fils Charles et Carloman, et défend aux Francs, sous peine d'excommunication, d'élire jamais un roi issu d'une autre famille.

Pépin réunissait toutes les qualités indispensables au fondateur d'une dynastie nouvelle : bravoure, habileté, prudence